Alexandre II, sans éprouver un réel regret de la chute de l'Empire qui n'avait cessé d'être hostile à la politique de son père et à la sienne, ne pouvait voir d'un œil aimable s'établir, chez nous, une forme de gouvernement qui était, en soi, philosophiquement et socialement, la négation du principe de son autorité. Il était décidé, simplement, à ne point s'unir aux ennemis qui, de tous côtés, alors, faisaient assaut de paroles ou d'actes contre la France. Son rôle était celui d'un spectateur, et son ambassadeur devait être l'expression vivante de sa conduite.

M. le prince Orloff sut se conformer aux ordres qu'il avait reçus; son attitude n'alla jamais ni en-deçà ni au-delà de ces ordres.

Très autoritaire, très féodal, ennemi d'instinct, de sang et d'esprit, de la République, il lui était malaisé de sourire à la résurrection prestigieuse d'un pays qui acceptait, avec tant d'unanimité populaire, l'étiquette gouvernementale qu'il abhorrait. Il eût pu, dans les hautes fonctions qui étaient les siennes, créer des difficultés au cabinet de Versailles. Il observa une correcte neutralité; on ne saurait lui en vouloir de n'avoir pas été, pour nous, l'ami que l'on a dit; on ne saurait davantage lui garder de la gratitude pour ne nous avoir pas amoindris dans l'estime de son souverain.

M. le prince Orloff qui n'aimait pas la République, aimait fort le climat de la France. Il avait acheté, près de Fontainebleau, une propriété, et lorsqu'il mourut, il voulut reposer dans le coin de terre qu'il s'était choisi.

Les sentiments — comme les morts — selon un proverbe — vont vite en France. Cette particularité de la vie de M. le prince Orloff, apporta un nouveau crédit à l'affirmation qui en faisait l'un de nos amis, et je ne serais pas surpris qu'aux jours de fêtes nationales, des sociétés de tir ou de gymnastique allassent orner sa tombe, de couronnes, et troubler son ombre du bruit orphéonique de quelque fanfare.

M. le prince Orloff passa, dans le salon de M. Thiers, en grand seigneur froid et hautain, et l'on peut être assuré que le vieux Président, malgré toute sa malice, lui donna toujours plus qu'il n'en reçut.

La légende qui avait mis à la mode M. le prince Orloff, comme ami de la France, mit, également, on ne sait trop comment et pourquoi, à cette époque, en évidence dans une auréole de bienveillance à à l'égard de notre pays, M. le comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne.

M. Thiers s'éprit violemment de sympathie pour M. d'Arnim, et l'intérêt ainsi que la cordialité qu'il

lui témoigna, furent l'une de ses plus absolues et néfastes erreurs.

Par une singulière rencontre de goût et de pensée, la société mondaine et royaliste prodigua, autant, au comte d'Arnim, ses plus chauds appels, et l'ambassadeur d'Allemagne se partagea entre ces deux extrêmes qui se disputaient sa personne, entre la présidence de la République, à Versailles, et la noble coterie du faubourg Saint-Germain, à Paris. Ce fut l'histoire de l'homme aux deux maîtresses.

Le temps que l'on vivait, alors, était un temps difficile, inquiet, et cette attitude de M. Thiers et cette conduite de la société mondaine présentaient des dangers.

M. d'Arnim, en effet, qui était l'homme-lige de M. de Bismarck — qui ne pouvait prévoir la haine que lui vouerait le Chancelier — se prêtait admirablement et avec adresse à l'enthousiasme dont il était l'objet.

Très grand seigneur, fort bel homme, il eut de nombreux succès dans les salons, et en présence du mouvement mondain qui le sollicitait et qu'il n'avait certes point espéré en prenant possession de son poste à Paris, après les événements qui avaient divisé son pays et le nôtre, il se livra tout entier à ce mouvement, accepta l'aventure d'un « emballement » qui n'était point tout d'abord dans le programme de ses fonctions.

Veuf et père d'une fille charmante, il eut, dans le monde, tous les bonheurs, tous les privilèges des veufs, toutes les satisfactions, tous les orgueils des pères.

Il fut vite le favori des femmes, et son enfant ne tarda point à devenir la compagne admirée et chérie des filles.

Il se rendait presque journellement chez M. Thiers, était de toutes les réunions du Président, ainsi que l'un des causeurs les plus écoutés du cercle intime ou politique de l'illustre homme d'Etat.

Quelques personnes circonspectes s'étant inquiétées de cette étrange et insolite amitié, tentèrent de présenter des observations à M. Thiers et de lui démontrer qu'il était peut-être imprudent, en une heure où l'Allemagne et la France se regardaient encore comme deux rivales prêtes à reprendre une lutte interrompue, de mettre ainsi en contact avec le chef du gouvernement, un homme que tout désignait comme notre implacable adversaire.

Mais, lorsque cette remarque lui fut soumise, M. Thiers se haussa sur ses talons, fourra sa main droite sous le revers de sa redingote — dans un geste à la Napoléon — et de sa voix flûtée envoya à tous

les diables, les moroses Cassandres qui venaient si importunément troubler sa quiétude.

— D'Arnim est un Allemand et un bon Allemand, c'est vrai, dit-il, mais c'est un ami ; il ne pactise pas avec ceux qui, à Berlin, sont sans pitié pour les vaincus. Nous sommes d'accord, tous les deux. N'ayez aucune crainte, il ne nous fera que du bien.

Or, pendant que M. Thiers décernait ainsi, à M. d'Arnim, un brevet de franchise et de générosité, l'ambassadeur écrivait à M. de Bismarck cette lettre caractéristique et qui exclut tout commentaire :

« J'ai la confiance de Thiers. Il est à moi. Je lui fais dire ce que je veux. Par lui, je sais tout, et en ne le contrariant jamais, j'en sais, souvent, plus que je ne lui en demande. »

M. Thiers n'était point un sot et possédait, je l'ai dit, le don de manier les hommes. Mais il était un vaniteux et lorsqu'on s'adressait à sa vanité, il oubliait la plus élémentaire prudence pour ne songer qu'à séduire. Il s'abusa en ce qui concerne M. d'Arnim. Il le crut sincère, dans l'affection qu'il lui exprimait, et ne pensa point devoir garder, vis-à-vis de lui, la réserve avec laquelle il savait si bien accueillir ceux dont il avait à se plaindre ou dont l'origine, dont les opinions le laissaient soupçonneux. Il ne faudrait pas trop, cependant, le blâmer d'avoir été la dupe de

M. d'Arnim. Un noble sentiment l'inspirait dans son commerce avec l'ambassadeur d'Allemagne — l'espoir de créer à son pays, un allié, parmi même des ennemis ; — une pensée élevée le dirigeait dans cette intimité avec un adversaire redoutable — la joie de fermer plus vite et plus efficacement les blessures d'un peuple ; — et si l'on doit, avec raison, déplorer son erreur, il est honorable de se souvenir, qu'en cette occasion, l'intention du Président étant meilleure que ses actes, les fait pardonner.

M. le comte d'Arnim joua les traîtres, dans le salon de M. Thiers, car il nous haïssait d'une haine sans pitié.

Il tenta, cependant, de faire naître quelque cordialité entre son gouvernement et le nôtre, lors des négociations relatives à la libération définitive du territoire français.

Dans mon livre, l'*Empereur*, j'ai rapporté la scène curieuse, l'intrigue charmante qui nous valurent, en cette circonstance, l'aménité de M. le comte d'Arnim.

Il n'exécuta point, alors, il faut le reconnaître, les instructions brutales de M. de Bismarck et le Chancelier, plus tard, en le frappant avec la férocité abominable que l'on sait, éleva contre lui, comme un grief puissant, sa bienveillance imprévue.

M. d'Arnim était un homme d'une grande intel-

ligence. La faveur qui l'avait accueilli comme ambassadeur, en France, lui donna de l'ambition. Après avoir obéi, il voulut commander. Après avoir été le bras droit de M. de Bismarck, il tenta de se dresser, en face de son maître, comme un rival. — M. de Bismarck, en ce temps, tenait fermement la hache qui tranche les destinées. Il l'abattit sur celle de M. le comte d'Arnim et il y eut quelque stupeur, dans la société mondaine, à Paris, lorsqu'on apprit sa chute, son irrémédiable et, à coup sûr, injuste déchéance.

A propos du procès qu'intenta M. de Bismarck à M. d'Arnim et dans lequel la fortune ainsi que la vie de l'ex-ambassadeur sombrèrent, il est une lettre curieuse que lord Lyton qui fut ambassadeur d'Angleterre en France, écrivit, en français, à l'une des femmes, encore vivantes, de l'ancien entourage impérial — à l'une des plus séduisantes familières des Tuileries.

Voici cette lettre, curieuse, je le répète, et à plus d'un titre, comme le prouve son dernier alinéa :

« Dimanche.

« A propos de bêtises, que dites-vous du résultat de l'affaire Arnim? N'est-ce pas un peu comme les

cris des marchands de figues, à Constantinople, qui crient : « Au nom du Prophète... des figues! »

« Cet épisode est vraiment désolant. Je n'y vois que la laideur partout. C'est une tragédie où on ne s'intéresse à personne. Tout le monde a tort. Tout y est de mauvais goût. — Le style, les formes, les procédés. Tout est ravalé dans ce procès; et si la diplomatie jouissait encore d'un peu de prestige, il me semble maintenant à jamais perdu. Elle en sort ridicule, insultée par ceux qui devaient la soutenir. Et tout cela, par les boutades d'un homme mal élevé que des succès à coups de poing ont grisé et dont l'amour-propre est devenu susceptible comme celle (*sic*) d'une vieille fille.

« Si vous avez des renseignements sur la réception Hohenlohe, dites-moi comment cela s'est passé. »

LYTON.

Peu de femmes, je l'ai dit, brillèrent dans le salon présidentiel de M. Thiers. Toutefois, il en est une — la princesse Lise Troubetzkoï — qui s'y fit remarquer par sa grâce et par son esprit, et dont il est impossible de ne pas mentionner la personnalité.

La princesse Lise Troubetzkoï, vieille amie du

Président, était, selon les uns, une femme politique, aux gages du gouvernement russe; selon les autres, une mondaine, simplement.

Je ne crois pas qu'elle ait eu une sérieuse influence sur les hommes ou sur les choses du temps qui nous occupe, et il me paraît équitable de ne point entourer sa mémoire des racontars plus ou moins exacts dont on a chargé sa vie. Elle mit du charme dans l'intérieur maussade de M. Thiers et c'est là tout, peut-être, ce qu'on doit retenir d'elle.

Une très amusante anecdote se rapporte à l'intimité qui existait entre la famille Thiers et la princesse Lise Troubetzkoï. Elle marque, aussi, d'un trait fort caractéristique et comique, la personnalité de Mme Thiers, dans l'ordre qu'elle appliquait à sa maison.

La princesse Lise Troubetzkoï déjeunant, un jour, à la présidence, M. Thiers, au moment du dessert, prit une pêche dans un fruitier et la lui offrit.

La pêche était gâtée.

M. Thiers, galant, en présenta une autre à la princesse qui la reçut et qui ne put que la déposer sur son assiette, car elle était également mauvaise.

Le Président se désolait. Mais, soudain, sa figure s'épanouit. Il venait d'apercevoir, sur un dressoir, d'autres pêches — celles-ci magnifiques — et il

donna l'ordre au maître d'hôtel de les servir à la princesse.

Mais, il comptait sans Mme Thiers qui, sévère, arrêta cet ordre en disant :

— Mais, mon ami, il ne faut pas toucher à ces pêches; elles sont pour le dîner, vous le savez bien.

L'histoire ne nous apprend pas si M. Thiers dérangea, ce jour-là, l'économie de sa maison, en s'obstinant à faire goûter à la princesse, l'une des belles pêches si soigneusement réservées.

En résumé, le salon de M. Thiers fut l'un des derniers salons français — l'un de ces salons où l'on savait causer — et dans les jours de médiocrité ou de mondanité sotte qui sont les nôtres — en ces jours qui ne nous apportent que des matérialités bouffonnes ou grossières — on doit en regretter la suprême et précieuse intellectualité.

Le cabinet et non plus le salon de M. Thiers, fut le théâtre de scènes bien curieuses, lors des essais divers de restaurations dynastiques qui eurent lieu durant sa présidence.

M. Thiers redoutait les menées des impérialistes ainsi que celles des royalistes et tous ses efforts tendaient à les faire avorter.

Dans la finesse qui le caractérisait, il comprenait

que toute attaque trop apparente dirigée contre ses adversaires, leur serait plutôt profitable ; il se contenta de les berner et de paraître envisager, avec quelque sérieux, leur prochain triomphe.

Aux Bonapartistes qui venaient le trouver, parfois, pour le prier d'être agréable, au sujet de quelques affaires d'intérêt, à l'impératrice Eugénie, il se montrait gracieux, spirituel et plein de bonne et délicate volonté.

Ainsi que je l'ai conté dans mon livre, l'*Impératrice Eugénie*, il ne dédaignait même pas d'aborder avec eux les questions politiques alors en cours et, ne se faisait pas trop tirer l'oreille pour avouer que si une dynastie était appelée, dans un temps plus ou moins lointain, à occuper le trône de France, ce serait certainement la dynastie napoléonienne.

Et dans une indifférence, dans un mépris profonds, il ne parlait alors que pour mémoire des Bourbons et des d'Orléans qui se dressaient comme un obstacle devant les Bonaparte.

Devant les Orléanistes, il n'avait d'éloge et de sympathie que pour les fils du roi Louis-Philippe — lâchant alors de grandes phrases sur la liberté que, seuls, les princes étaient en mesure d'offrir à la France et de réglementer. Il se frappait la poitrine, évoquait le souvenir des services qu'il avait rendus

à la Monarchie de 1830 et protestait de tout son dévoûment, en faveur des enfants de son roi bien-aimé.

Devant les Légitimistes, il s'inclinait avec respect, parlait bas et mystérieusement, avec des intonations pieuses, comme on parle devant les prêtres dans les églises, et ne prononçait le nom de M. le comte de Chambord qu'avec une sorte de religieuse déférence. Il leur affirmait que le prince portait en sa personne toutes les gloires de la France, que nul mieux que lui ne saurait rendre au pays sa grandeur, son unité politique, et il avait de beaux gestes pour exprimer toute l'ardeur avec laquelle il le saluerait lorsque, sur le cheval blanc fameux qui l'attendait, il ferait son entrée dans sa bonne ville de Paris.

Aux uns et aux autres, il déclarait que l'on pouvait compter sur son appui à l'heure décisive ; mais aux uns et aux autres, également, il conseillait le calme, la patience, ajoutant que cette heure tant désirée n'était point encore née.

C'était de l'excellente comédie.

Bonapartistes, Orléanistes et Légitimistes prirent intérêt d'abord à la pièce qu'à leur insu, M. Thiers avait imaginée et dont il leur jouait ainsi, séparément, les actes. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le Président se moquait d'eux et

ils résolurent de se venger de l'avoir trop écouté.

Le mécontentement que M. Thiers provoqua parmi eux, les rassembla un moment dans un même désir de représailles et amena le Vingt-Quatre Mai.

D'autre part, M. Thiers, qui ne se dissimulait pas que ses malices ne pouvaient être éternelles, ne demeurait pas inactif en présence des espérances dynastiques qui se levaient autour de lui; et tout en se frottant les mains, après chaque duperie infligée à ses adversaires, il organisait une vaste entreprise pour en avoir raison, en bloc et d'un seul coup.

Avec l'aide de quelques vieux parlementaires dont il aimait à s'entourer, résolu même à s'adjoindre quelques-uns des chefs principaux du parti républicain — à l'exclusion de Gambetta dont il avait un effroi irréfléchi — il conçut le projet de mettre la moitié de l'Assemblée Nationale dans l'impossibilité d'agir, en procédant à des arrestations nécessaires, en dissolvant l'Assemblée et en décrétant soit un appel au peuple, soit des élections nouvelles qui lui donneraient l'appui matériel et moral dont il avait besoin.

Ce complot, cette reproduction du Coup d'Etat du Deux-Décembre 1851, s'ébaucha à Versailles et eut pour principaux adhérents MM. Dufaure, Jules

Favre et Crémieux. Ce dessein échoua comme bien des choses échouent dans la vie, à la suite d'une indiscrétion ou d'une trahison — on ne saurait le dire exactement.

Dès l'heure où M. Thiers fut démasqué par ses adversaires, il fut perdu, et la durée de sa présidence ne devint plus qu'une question de jours.

On s'accorda pour ne point agir violemment; on attendit le moment favorable pour renvoyer le vieil homme d'Etat à ses « chères études » et l'occasion s'étant présentée de le combattre nettement, on le renversa.

Peu s'en fallut, pourtant, qu'en cette date fameuse du 24 mai 1873, qui vit la fin de la carrière politique de M. Thiers, le Président ne triomphât encore de ses ennemis.

L'Assemblée Nationale, dans la soirée du 23 au 24 mai, par 362 voix, se prononça contre lui; mais, en même temps, 346 voix de gauche l'acclamèrent.

Sa chute eut presque l'aspect lugubre d'une exécution. C'était la nuit; l'Assemblée s'était déclarée en permanence et, dans la rue des Réservoirs, à Versailles, sur laquelle la salle des séances avait accès, une foule énorme, faite d'hommes appartenant à toutes les classes sociales, grouillait.

A chaque instant, des émissaires sortaient du pa-

lais où l'on délibérait, et venaient jeter des nouvelles. Et alors, de ce peuple — formidable bête aux milliers de tête — montaient des cris, des exclamations — sortait un long et sourd murmure, pareil au bruit d'un torrent au fond d'un abîme.

Selon une expression populaire, il y avait du drame dans l'air, et lorsqu'on apprit que M. Thiers devait son échec à la défection du célèbre groupe Target, sur lequel il n'avait cessé de compter favorablement, ce fut, dans la foule, l'impression qui se produit au théâtre, lorsque le traître reste maître de l'action.

Dans le palais, quand M. Thiers fut battu, ses vainqueurs se regardèrent, étonnés, et il y eut, parmi eux, de la stupeur.

Les bruits de la rue les inquiétaient. Déjà, en effet, dans la foule, une même impulsion agitait les âmes et les précipitait en avant. Déjà, de bouche en bouche, courait un mot d'ordre : on parlait d'envahir la salle des séances de l'Assemblée, de saisir les royalistes et de ramener, triomphalement, M. Thiers, dans sa présidence.

La questure, alarmée, prit alors des mesures énergiques, presque extrêmes. On appela de la troupe, on entoura le palais de baïonnettes, et ce fut comme dans la crainte même de leur succès, comme

dans une marche honteuse de malfaiteurs, que les délégués de l'Assemblée, chargés de se rendre auprès du maréchal de Mac-Mahon pour lui offrir la succession de M. Thiers, sortirent du château et passèrent devant le flot énorme de la foule — qui, dans un mouvement de haute mer, envahissait la rue et battait les murailles.